

Stanislas Ostroróg

L'Inde et Nehru¹

Pendant la lutte nationale, un homme, aux Indes, sut unir les forces en présence et les contraindre à l'action pacifique : ce fut Gandhi. Il reste la figure de proue. Ses principes sont constamment invoqués, mais les passions humaines en rétrécissent l'application chaque jour davantage. Les conservateurs, tenants des traditions ancestrales, ont toujours considéré Gandhi avec une méfiance allant jusqu'à l'horreur – comme les Phariséens et les Grands Prêtres d'Israël face à Jésus. C'est dans cet esprit que le Père de la nation fut exécuté par l'un d'eux pour le salut du peuple.

A l'autre bord, les extrémistes de gauche se révoltaient contre l'apôtre de la non-violence. C'est par des moyens différents qu'ils veulent agir pour sortir l'Inde de son long sommeil et la mettre au rythme de la vie moderne. Ils tentèrent une action au Telangana avec la procédure habituelle de révolte, de meurtres et d'anarchie. Elle échoua. La mort de Staline apporta certains changements dans les méthodes; elle n'a pas changé les maximes, et ces hommes attendent leur heure pour faire table rase du passé en donnant à l'Inde le choc brutal mais indispensable suivant la doctrine de Karl Marx et de Lénine. Le livre où Tibor Mende a reproduit certains entretiens tenus à Delhi

¹ Ostroróg, Stanislas, «L'Inde et Nehru» in *Courrier d'Orient. Dépêches diplomatiques*, Nancy, P.U. de Nancy, 1991, p. 153-156. Texte du 8 avril 1958.

est un témoignage dans ce sens. L'auteur parle avec la sincérité de Bouvard et la ferveur de Pécuchet, essayant tout au long d'engager le Premier Ministre qui se dérobe.

Si l'Inde, depuis plus de dix ans lie son destin à Nehru, c'est que, dans son rôle de chef, il a pris place loin de toute position partisane, très au-dessus de la mêlée. Indifférent aux croyances religieuses, éloigné d'elles par son tempérament et son éducation, il n'eût peut-être pas répugné aux méthodes de force. L'influence de Gandhi l'en éloigna – et les responsabilités du pouvoir l'ont convaincu de l'avantage qu'apporte à l'Inde une introduction dans le champ politique des principes de non-violence. L'esprit de Gandhi s'accorde avec la faiblesse de l'Inde. L'attitude de neutralité définie et mise en œuvre par Nehru apparaît comme l'expression concrète de cette synthèse. Ainsi, malgré l'absence de moyens militaires, malgré sa faiblesse économique et le besoin constant de secours extérieur, l'Inde avec la proclamation d'une doctrine de coexistence pacifique, a pu prendre rang auprès des grandes puissances.

Voilà la mission remplie par Nehru dans l'exercice du pouvoir. Nul autre que lui ne pouvait l'accomplir. Maintenant que l'artisan de cette grande entreprise commence à fléchir, son œuvre aussi se trouve menacée. Certains signes de lassitude se manifestent et prennent forme extérieure. Dans une conférence de presse rapportée par ma communication du 5 avril, le Premier Ministre s'exprima dans ce sens. Il n'écarta pas l'idée de retraite, parlant encore en maître et marquant que pareille décision dépend de son humeur – de son bon plaisir. Les adversaires sont aux aguets. Personne n'ose engager l'offensive, mais plusieurs songent à la curée. Les communistes, fidèles aux instructions du Kremlin, ne font rien qui puisse avoir une apparence hostile. Ils attendent et se préparent à sentir le cadavre, car c'est eux qui profitent de toute crise intérieure, de toute atteinte portée à l'édifice politique bâti par le Premier Ministre dans sa toute puissance. Comme j'eus souvent l'occasion de l'écrire, Nehru reste aux Indes le porte-parole de l'Occident. Asiatique, certes, par sa naissance, anticolonialiste avec passion, sévère et souvent partial dans ses jugements sur l'Europe, porté aux récriminations mais attaché à cet ordre de choses dont l'Angleterre donne l'exemple par son régime, sa culture, son rayonnement dans le monde, sans exclure les pays sur qui s'exerça son empire.

Avec des fautes, des défaillances, certaines erreurs de jugement, Nehru a su mettre l'Inde dans le clan des pays qui ne sacrifient pas la liberté. Et la position prise par lui à l'intérieur montre que dans cette attitude, le cœur et la raison s'accordent. Il sait que l'instauration du régime communiste sonnerait le glas de l'indépendance nationale, qu'après une période plus ou moins longue de rixes et de luttes intestines, la tyrannie d'un nouveau Raj s'établirait.

Nehru résiste aux forces centrifuges qui prennent de l'ampleur. D'une part les conservateurs se retournent en arrière et regardent vers le passé. Ils croient que la couche des individus gagnés aux idées occidentales reste mince : c'est le résidu de la domination étrangère, un témoignage de collaboration avec l'ennemi. Mais que comptent quelques décades auprès de l'Inde millénaire, avec des racines poussant si profond dans les entrailles de l'hindouisme ? Ils estiment qu'eux seuls expriment et représentent la volonté de ces masses hindoues qui se comptent par centaines de millions. L'Inde permanente vit en eux et dirige leur sens national sans dangereuses compromissions. Ils sauront la rétablir avec ses formules, ses prières, ses incantations, et sortir les divinités ancestrales du crépuscule qui s'épaissit autour de leurs temples.

Toute discussion reste vaine contre pareilles doctrines. Les faits seuls peuvent imposer leurs inéluctables jugements. Si quelque équipe réactionnaire prend un jour le pouvoir aux Indes, ce serait illusion de croire qu'un programme valable, fondé sur les principes communs aux partis conservateurs en Occident, puisse s'appliquer ici. Il s'agirait plutôt d'action pour maintenir le statut personnel menacé, le système des castes, le régime alimentaire, toutes les défenses et tous les rites dont l'hindouisme traditionnel s'entoure comme de bandelettes autour d'une momie.

A l'autre bord, les partisans de la révolution attendent avec impatience que ce retour réactionnaire se produise. Ce qui les arrête présentement c'est l'impulsion donnée par Nehru au mouvement vers une société nouvelle, l'édification d'un ordre socialiste réalisé sans violence, sans effusion de sang, sans dictature. Le coup de barre à droite, avec ce qu'il comporterait d'arbitraire, rendrait libre cours à l'action. La lutte enfin pourrait reprendre. Les points sporadiques d'effervescence se multiplieraient bientôt

jusqu'à se joindre et former une ligne continue. Les communistes pensent que le temps travaille en leur faveur, qu'ils ont pour eux la force des choses.

Des échanges de vues avec amis indiens ou collègues étrangers, la lecture de journaux de toutes nuances, des rencontres diverses, des propos entendus, des discours prononcés, tout ce qui donne couleur à l'atmosphère d'une capitale m'inspire pareilles réflexions. Mais s'agissant de l'Inde et de son avenir, qui peut dans ses méditations réfléchir davantage que le Premier Ministre ? Les ambitions personnelles n'entrent pas en cause. Sa nature toutefois subsiste et l'aiguillonne. Emotif, sensible à la critique, subissant aussi dans son inconscient cette tendance traditionnelle qui pousse l'Indien à la retraite, Nehru parfois y pense – avec l'espoir de retrouver ainsi la fraîcheur et l'enthousiasme de la jeunesse pour entreprendre à nouveau. Mais à soixante-huit ans, comment découvrir la fontaine de jouvence ? Avec l'âge, sa tâche se limite et l'horizon se rétrécit. La terre promise ne sera pas atteinte. Elle s'éloigne, comme un mirage, devant l'homme qui depuis dix ans tient la barre. Il peut toutefois, pour quelque temps encore, rester au poste de commande, diriger le navire à travers les récifs et peut-être lui faire traverser la passe dangereuse. Il le sait. Ceux pour qui l'intérêt général l'emporte fondent en lui leurs espoirs. Il est raisonnable d'y associer les nôtres.

A la partie qui se joue entre les puissances occidentales et le bloc des pays communistes, l'Inde refuse de se joindre. Elle n'y reste cependant pas étrangère. Nehru garde l'attache avec le Commonwealth britannique. Mûri par l'expérience du pouvoir, il apprécie mieux la difficulté des problèmes politiques et réserve ses jugements. Nous en avons la preuve dans l'attitude du gouvernement de Delhi touchant les affaires d'Afrique du Nord.

Un changement politique serait au préjudice de l'Occident sous quelque signe qu'il se produise, car les partis réactionnaires nous détestent et les communistes nous méprisent. Nehru, à sa manière, est des nôtres. Il le restera – à sa manière – jusqu'au bout.

Le 8 avril 1958